

Les mondes de Hans Blumenberg

Présentation

Jean-Claude Monod

DANS **ARCHIVES DE PHILOSOPHIE** 2004/2 Tome 67, PAGES 203 À 209
ÉDITIONS **FACULTÉS LOYOLA PARIS**

ISSN 0003-9632

DOI 10.3917/aphi.672.0203

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-archives-de-philosophie-2004-2-page-203?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Facultés Loyola Paris.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

MYTHE, MÉTAPHORE, MODERNITÉ

Les mondes de Hans Blumenberg *Présentation*

JEAN-CLAUDE MONOD

CNRS-UMR 8547, Archives Husserl de Paris

Largement utilisée et débattue en Allemagne, mais aussi en Italie ou aux Etats-Unis, l'œuvre de Hans Blumenberg est encore méconnue en France. Ses deux livres les plus célèbres, *Die Legitimität der Neuzeit* et *Arbeit am Mythos*, ont été assez rapidement introduits dans la discussion philosophique internationale, traduits en anglais et en italien ; ils datent respectivement de 1966 et de 1979 ; or il a fallu attendre 1999 pour que les éditions Gallimard publient *La Légitimité des Temps modernes*, et l'on attend toujours la traduction d'*Arbeit am Mythos*, pour ne rien dire d'autres œuvres majeures (également traduites ailleurs) comme *Die Genesis der kopernikanischen Welt*, *Die Lesbarkeit der Welt*, *Höhlenausgänge*, *Lebenszeit und Weltzeit*... A tel point que Denis Trierweiler a pu parler, à propos du rapport de la communauté philosophique française à Blumenberg, d'un véritable « autisme de la réception ». Cependant, il faut (d'autant plus) rendre hommage aux éditions de l'Arche pour avoir proposé avec opiniâtreté des traductions de petits livres de Blumenberg : essais métaphorologiques comme *Naufrage avec spectateur*, réflexion esthétique (proche de l'esthétique de la réception) et para-théologique avec *La Passion selon saint Matthieu*, recueil de pensées et d'aphorismes avec *Le Souci traverse le fleuve*, enfin essai sur le rapport du philosophe au quotidien, avec *Le Rire de la servante de Thrace*.

Mais dans la mesure où ils n'étaient pas encadrés par les œuvres majeures, et n'étaient pas davantage accompagnés par un travail d'introduction, de mise en perspective de l'œuvre, dans ses grandes thématiques, ces petits livres, ces traductions pouvaient donner l'impression d'une œuvre brillante mais éclatée, sans véritable centre ni projet, déployant d'impressionnantes analyses culturelles, littéraires, philosophiques, mais parfois au bord d'une érudition qui se suffirait à elle-même, ou d'une virtuosité intellectuelle un peu déroutante et opaque – si l'on pense par exemple aux dernières pages de *Naufrage avec spectateur*, cette « Perspective sur une théorie de l'inconceptuabilité » dont Anselm Haverkamp rappelle ici le contexte d'élaboration.

La difficulté de réception n'a pas été véritablement levée avec la traduction de *Die Legitimität der Neuzeit*, parue sans introduction, alors que cette œuvre discute, dans sa première partie, un usage du concept de sécularisation très commun dans la pensée de langue allemande, illustré par Max Weber, Karl Löwith ou Carl Schmitt, mais qui n'est pas forcément familier au public français, ou qui n'a pas ici le même statut « topique ». A cela s'ajoutent les difficultés propres de cette œuvre, son caractère non systématique et volontiers digressif, son « écriture torrentielle » (Gianni Vattimo), son style à la fois très conceptuel et très littéraire-métaphorique (mais faut-il assimiler le métaphorique au littéraire ? Une telle assimilation ne peut sortir qu'ébranlée de la métaphorologie de Blumenberg comme de ses études des processus de métaphorisation et de démétaphorisation dans l'histoire des sciences...).

Tout cela n'a pas empêché une « rumeur Blumenberg » de croître, en France même, autour de celui qui serait l'un des plus grands philosophes allemands de la seconde moitié du xx^e siècle, dont les travaux ont suscité hommages, répliques et réflexion chez les représentants les plus variés de l'herméneutique et de l'histoire des sciences, de la philosophie politique et de la théologie, des théoriciens de la modernité et de la poétique. Il est vrai que Gadamer, Karl Löwith et Carl Schmitt ont répondu avec une vigueur toujours nuancée d'admiration à la sévère critique, par Blumenberg, du concept de sécularisation (inaugurant ce que l'on désigne aujourd'hui en Allemagne comme « Blumenberg-Debatte »¹) ou à sa qualification de la théologie politique comme d'une « théologie métaphorique ». Jacob Taubes a dirigé un important recueil² qui montrait la profondeur des questions ouvertes par ce débat théologico-politique, tandis qu'Odo Marquard a fait résonner la caractérisation blumenbergienne des philosophies de l'Histoire modernes comme « reprise de questions médiévales avec les moyens post-médiévaux disponibles ». Manfred Frank a salué *Die Legitimität der Neuzeit* et *Die Genesis der kopernikanischen Welt* comme « les plus importantes recherches sur la généalogie et la phénoménologie des Temps Modernes », tout en rangeant *Arbeit am Mythos* « parmi les œuvres maîtresses de notre science des civilisations »³. Hans-Peter Jauß, avec qui Blumenberg a travaillé dans le cadre du groupe de recherche « Poetik und Hermeneutik », a pré-

1. Cf. par exemple G. STIENING, *Verweltlichung der Anthropologie im 17. Jahrhundert?* in L. Danneberg, S. Pott, J. Schöner, F. Vollhardt (éd.), *Säkularisierung in den Wissenschaften seit der Frühen Neuzeit*, t. 2, Berlin, De Gruyter, 2002, p. 177, qui souligne dans la même page que le concept de sécularisation ne peut plus être utilisé aujourd'hui avec une « naïveté pré-blumenbergienne ».

2. Jacob TAUBES (éd.), *Religionstheorie und politische Theologie*, vol. 1, *Der Fürst dieser Welt. Carl Schmitt und die Folgen*. Munich-Paderborn-Vienne, Fink-Schöningh, 1983.

3. Manfred FRANK, *Der kommende Gott*, 1982, trad. fr. *Le Dieu à venir*, trad. fr. F. Vatan et V. von Schenck, Paris, Actes Sud, 1989, vol. 1, Leçons I et II, p. 72 et p. 77.

senté sa fameuse « esthétique de la réception » comme une transposition à l'histoire littéraire des méthodes inventées par Blumenberg pour l'histoire de la philosophie dans *Die Legitimität der Neuzeit*⁴. Le projet métaphorologique de Blumenberg, à travers ses remaniements successifs, constitue enfin l'une des grandes élaborations du statut de la métaphore dans – et au-delà de – la philosophie, qu'il convient de mesurer aux diverses théorisations post-phénoménologiques de la métaphore (Heidegger, Ricœur, Derrida...) aussi bien qu'à l'interrogation de Wittgenstein sur la centralité de la métaphore dans la tâche philosophique de donner à « voir comme », de fournir de nouvelles comparaisons.

Les stimulations théoriques de cette pensée savante ne se sont pas limitées à l'Allemagne. Aux Etats-Unis, Paul Rabinow confiait récemment qu'à ses yeux Blumenberg était l'un des trois penseurs essentiels pour penser la modernité comme *ethos*, aux côtés de Foucault et de Max Weber, tandis qu'en Italie, Gianni Vattimo ou Giacomo Marramao marquaient le caractère incontournable de cette œuvre pour une réflexion sur la sécularisation de la pensée occidentale, la démythologisation et les formes de reprise du mythe dans la modernité. En France, quelques défricheurs ont su repérer la fécondité des perspectives ouvertes par Blumenberg : Jacques Bouveresse, dans *Rationalité et cynisme*, s'appuie largement sur ses analyses des débuts de la philosophie moderne de la science, marqués par l'espoir d'une réalisation rapide de la *mathesis universalis*, et de ses déceptions ultérieures ; dans un article – bien – nommé « La galaxie Blumenberg »⁵, Rémi Brague a souligné l'ampleur exceptionnelle du regard d'un auteur qui a osé prendre pour objet et pour champ de recherche la totalité de l'histoire intellectuelle occidentale, des Antiques aux modernes, des savants aux poètes et des Pères de l'Eglise à l'astronomie contemporaine ; plus récemment, Pierre-André Taguieff⁶ a vu l'intérêt d'une réflexion sur l'idée de progrès qui en critique l'extension « totale » mais en restitue aussi la complexité génétique... La liste reste ouverte.

4. Hans Peter JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, « Tel », p. 78 : « on peut essayer d'établir pour l'histoire de la littérature, par analogie, ce que Hans Blumenberg postule pour l'histoire de la philosophie, qu'il illustre en prenant des exemples d'*Epochenschwellen* (seuils historiques) et qu'il a fondé en élaborant sa logique de la question et de la réponse : "un système formel d'explication du monde [...] dans la structure duquel il est possible de localiser les redistributions factorielles qui caractérisent le processus historique et donnent à certaines de ses phases le caractère radical d'un changement d'époque" ». Détail (tristement significatif) : alors même que Jauß souligne ainsi l'importance séminale des méthodes de Blumenberg pour l'esthétique de la réception, le nom de celui-ci est oublié dans l'index de ce recueil en français.

5. Paru dans la revue *Le Débat*, n° 83, 1995, p. 173-186.

6. Pierre-André TAGUIEFF, *L'Effacement de l'avenir*, Paris, Galilée, 2000.

On nous pardonnera d'avoir cédé au *name dropping* et à la collection d'éloges, mais on voulait ainsi donner une idée de la puissance de diffraction de cette pensée : la visée première de ce numéro est à la fois de confirmer le bien fondé de la « rumeur Blumenberg » et de fournir une approche plurielle de l'œuvre, sous certains de ses aspects les plus marquants — travail sur la métaphore, sur le mythe, sur l'Histoire et sur les philosophies de l'Histoire, interprétation du « seuil d'époque » moderne, mise en question de la catégorie de sécularisation. Ce dossier ne prétend donc pas couvrir la totalité de l'œuvre : la question de la conscience du temps (dans *Lebenszeit und Weltzeit*) et à travers elle l'utilisation et la discussion continuée de la phénoménologie husserlienne (jusque dans le posthume *Zu den Sachen und zurück*) ne sont ici qu'effleurées ; l'énorme travail d'histoire des conditions et des effets de la révolution copernicienne (*Die Genesis der kopernikanschen Welt*), qui s'est prolongé en une réflexion propre sur le « lieu » terrestre dans l'infini désormais explorée par l'astronautique (*Die vollzähligkeit der Sterne*), mériterait un dossier propre ; etc.

Au sein de cette réflexion arborescente sur la façon dont les expressions humaines donnent forme et sens à la réalité anonyme, au temps et à l'espace indifférents, on s'est ici attaché essentiellement à ce qui touche à la réflexion sur certains modes majeurs d'expression, envisagés dans leur signification anthropologique (le nom et la métaphore comme moyens d'avoir prise sur des processus indifférents ou opaques, « *absolus* », le mythe comme mise à distance du chaos innommable...) aussi bien que dans leur variation historique. Ce rapport entre anthropologie philosophique et variation historique a été lui-même thématisé réflexivement par Blumenberg, qui soumet la notion d'*époque* — et par là même les philosophies de l'Histoire et les « histoires de l'Etre » qui s'y adoscent — à un questionnement radical ; c'est sur ce fond critique que s'est dessinée une réinterprétation de l'idée de modernité dégagée du schéma de sécularisation — comme époque de l'auto-affirmation humaine, par la science et la technique, rendue possible et nécessaire par l'autodestruction de la théologie de la « toute-puissance » divine. Mythe, métaphore, modernité : trois entrées, trois points saillants qui permettent de s'orienter dans le massif Blumenberg.

Précisément, l'article de Remo Bodei offre une ouverture, une traversée de l'œuvre qui en rassemble avec clarté les thèses clés ; les différentes contributions éclairent ensuite la pensée de Blumenberg et certains de ses thèmes privilégiés, en contraste avec des figures intellectuelles avec lesquelles il a entretenu une relation de complicité dans la différence (Kracauer), ou qu'il a soumises à des critiques constantes mais souvent indirectes, par mythèmes et interprétations interposées (Heidegger, Schmitt). L'ordre du dossier va vers une complexité croissante, débouchant sur des esquisses d'interprétation de l'œuvre au sein de la philosophie allemande du xx^e siècle, ou entre

la philosophie du langage wittgensteinienne et la réflexion post-phénoménologique sur la possibilité d'une métaphoro-logie après le déclin de la métaphysique.

Tout cela n'a pourtant de sens qu'en tant qu'invitation à la lecture de l'auteur — on a donc clos le dossier sur la traduction d'un court texte de Blumenberg : simple compte rendu d'un ouvrage du théologien protestant Rudolf Bultmann, mais qui contient les axes décisifs de la critique du concept de sécularisation (appliquée par Bultmann aux philosophies de l'Histoire modernes), ramassant ainsi en quelques pages l'armature argumentative de ce qui se déploiera dans la première partie de *La légitimité des Temps modernes*.

Mais d'abord, et pour finir cette introduction, où et quand cette pensée a-t-elle germé ? Quelques indications sur la vie de Blumenberg, principalement tirées du *curriculum* qu'il a rédigé en accompagnement de sa dissertation de doctorat de 1947.

Hans Blumenberg est né en 1920, à Lübeck — une ville où l'on jouait la *Passion selon saint Matthieu* chaque année, dans la cathédrale. Juif par sa mère, Blumenberg a cependant reçu une éducation religieuse catholique et étudié, par la suite, dans des Universités catholiques ; mais en 1941, les lois raciales le rattrapent comme « *Halbjude* », selon la terminologie nazie (demi-juif) — et il est alors contraint d'interrompre ses études de philosophie, d'abord orientées vers les philosophies scolastique et néothomiste à Paderborn, puis à Francfort-sur-le Main. Assurément, cet empêchement à étudier, ce « retard » de Blumenberg dans sa possibilité d'étude l'a rendu particulièrement sensible à deux questions que son œuvre a déployées : la répression du désir de savoir (thème de la seconde partie de *La Légitimité des Temps modernes*, sur la condamnation — « chrétienne » — de la curiosité théorique et sa réhabilitation moderne) ou plus généralement le « destin » de la « pulsion théorique », mais aussi la question du « temps de la théorie », du temps que prend la science et son histoire, et de la place d'un sujet individuel par rapport à ce « sur-temps ». Blumenberg est souvent revenu sur l'idée cartésienne d'une réalisation prochaine de la *mathesis universalis*, sur l'espoir typique du début des Temps modernes d'un « achèvement » de la science dans le temps d'une vie individuelle ; la déception de cet espoir, et le décrochage entre le sujet individuel de la science et le « processus » scientifique total, dont la « vérité » est fixée comme but imaginaire, sont sans doute, pour Blumenberg, parmi les sources de ce « dégoût du xx^e siècle finissant » envers la science, qu'il relève avec un certain étonnement dans *Le Souci traverse le fleuve*.

Notons d'ailleurs que le projet hitlérien est lui aussi évoqué par Blumenberg sous l'angle du temps : l'hitlérisme surgit dans l'ouvrage

Lebenszeit und Weltzeit, comme une réponse politique folle à la disproportion entre le temps d'une vie individuelle et le temps mondain-cosmique — avec cette obsession, relevée dans les conversations de Hitler, du « peu de temps » qu'aurait le peuple allemand pour accomplir sa tâche historique...

Entre 1941 et 1943, donc, Blumenberg, continue à étudier dans une solitude forcée, en particulier la philosophie médiévale, avant de prendre un emploi dans l'industrie, en 1943. Il est ensuite interné dans un camp d'où il réussit à s'enfuir, pour trouver refuge chez une famille hostile au régime, à Lübeck — il y vivra jusqu'à la fin de la guerre, où il épousera d'ailleurs la fille de cette famille protectrice.

Il peut alors reprendre ses études philosophiques, à l'Université de Hambourg cette fois, où il suit l'enseignement de Ludwig Landgrebe, l'ancien assistant de Husserl à Fribourg, dont il a souligné l'importance dans sa formation philosophique et phénoménologique ; là, en 1947, il soutient une thèse de doctorat sur l'ontologie médiévale ; c'est à Kiel, en 1950, qu'il soutiendra sa thèse d'habilitation, intitulée *Die ontologische Distanz*.

Blumenberg occupera ensuite différents postes universitaires de professeur de philosophie (à Gießen, Bochum, Münster), et participera à différents collectifs, notamment aux travaux du groupe « Poetik und Hermeneutik », évoqués ici par Olivier Agard, qui ont considérablement renouvelé l'approche des études littéraires à travers l'élaboration plurielle (et parfois tendue) d'une esthétique de la réception. Au fil des ans, Blumenberg publie un grand nombre d'articles qui préparent ou prolongent toute la série d'ouvrages déjà mentionnés : ceux-ci fleurissent à partir du milieu des années soixante, à un rythme soutenu, jusqu'à sa mort, survenue le 28 mars 1996, laissant derrière lui un nombre considérables d'inédits. Son retrait, marqué, de la vie publique, médiatique et mondaine, trouve son reflet dans sa réflexion continuée sur la « caverne » du philosophe et sur la difficulté des « sorties de caverne », les risques de « pervertibilité » des philosophes par les séductions du pouvoir, sinon de la tyrannie (la figure de Heidegger a ainsi un caractère de hanse). Mais depuis cette retraite même, Blumenberg a exploré des mondes de culture, et ses ouvrages labyrinthiques parcoururent des événements de pensée aussi considérables que peu visibles : univers mythiques en mutation, aventures d'un lieu commun, renversements du sens d'un récit fondateur ou d'une intention scientifique, déploiements millénaires d'un problème théologique, extension et déception de programmes métaphysiques et techniques...

Fin des grands récits ? Tout dépend de ce que l'on entend par là ! Tout en donnant congé aux philosophies de l'Histoire, Blumenberg ne cachait pas son scepticisme sur les annonces anticipées et toujours prématurées de la « fin » : la fin du mythe ? Un grand mythe ! La fin de la métaphore dans un langage purement conceptuel ? Un projet resté très... métaphorique — le « purement » de la phrase précédente n'est nullement négligeable dans l'énoncé d'un tel programme. En tout cas, les livres de Blumenberg offrent

d'étonnantes récits, dont les personnages sont un naufrage ou un oratorio, un concept ou une image. Et pour dire un dernier mot de sa singularité philosophique : je ne connais guère de pensée qui ait été aussi passionnément attentive aux richesses existentielles des mythes, aux subtilités conceptuelles de la théologie et aux saveurs heuristiques de la métaphore, et *en même temps* aussi soucieuse de défendre la modernité, la rationalité, la science et la technique contre les « nivellements », les réductions et les lectures uniment négatives dans lesquels une large part de la grande philosophie allemande s'est complue, d'histoire du déclin en dialectique négative⁷.

7. Les contributions de Remo Bodei, Olivier Agard, Denis Trierweiler et Anselm Haverkamp sont issues d'une journée d'étude organisée par Jean-Claude Monod dans le cadre des Archives Husserl (CNRS, UMR 8547) à l'Ecole Normale Supérieure (Ulm), le 29 mars 2002. Rémi Brague n'a pas souhaité reprendre par écrit sa communication; l'article de Jean Greisch a été rédigé en vue de ce dossier.